

Lacan Quotidien



N° 834 – Vendredi 19 avril 2019 – 16 h 09 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Intraitables !

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD

La dignité de l'énigme par Laurent Dupont

EN AVANT

L'autre Odyssée par Paz Corona

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD



La dignité de l'énigme

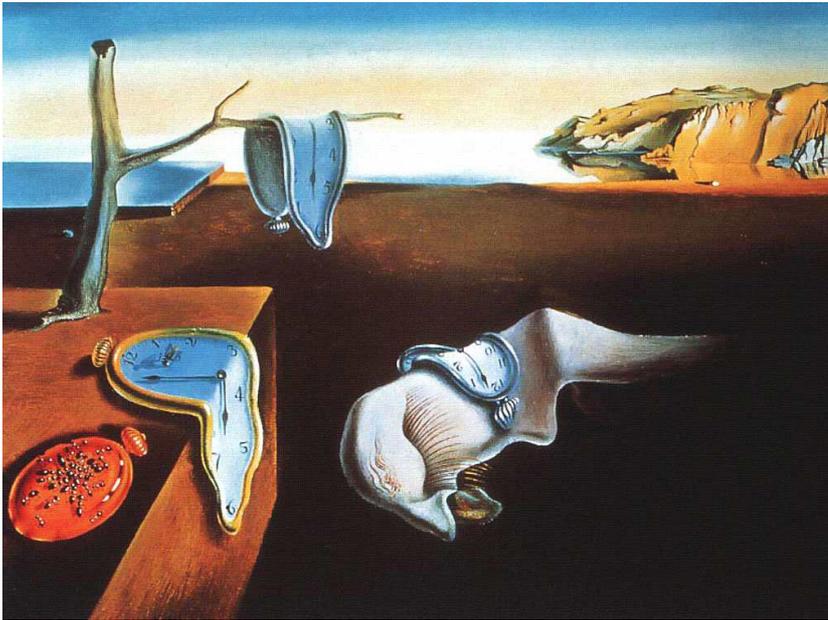
par Laurent Dupont

Soutenir l'inconscient, c'est soutenir l'énigme dans l'homme. C'est par l'énigme que l'homme est pour lui-même que Freud suit la voie de l'inconscient. L'inconscient n'est pas une entité, il n'est pas matérialisable dans le cerveau, mais résulte du fait que l'humain est un *corps parlant*. C'est par le corps que Freud a été alerté ; les hystériques ne sont pas seulement des bouches d'or, ce sont aussi des corps d'or, par le symptôme. La découverte freudienne est que les corps des hystériques recèlent pour elles-mêmes une énigme et que cette énigme a structure signifiante. Se mettre sur la piste de cette énigme, c'est suivre le fil, les dédales, les traces laissées par le signifiant sur le corps. Le signifiant est lui-même une énigme : en effet, il est signifiant d'être séparé du signifié, il est signifiant de s'offrir à la polysémie. Soutenir l'énigme, c'est soutenir la complexité de l'être humain. La psychanalyse porte à « pousser le *“qu'est-ce que ça veut dire ?”* à son incandescence » (1), c'est donc soutenir l'énigme à son incandescence.

Dans le projet de soustraire la question de l'inconscient des programmes scolaires une idéologie est visiblement à l'œuvre : supprimer toute énigme. C'est au mieux un rêve, peut-être un fantasme, au pire une canaillerie. Tel est le rêve du scientisme : avoir réponse à tout, donner sens à tout, soutenir le sens au nom de la vérité, la logique du syllogisme contre la logique littérale du signifiant. C'est là que le projet de réforme Blanquer dévoile le fantasme des neuroscientistes : réduire l'humain à une série d'algorithmes. Stanislas Dehaene,

« l'éminence grise de Jean-Michel Blanquer » (2), ne dit pas autre chose : « En effet, le bébé humain semble doté de compétences pour le raisonnement probabiliste. Le cerveau de l'enfant émet des prédictions sur le monde extérieur et semble disposer d'un puissant algorithme d'apprentissage de régularités statistiques » (3). Faire de l'humain un condensé d'algorithmes cérébraux, c'est nier la part vivante du corps, le *corps-existence*. Le corps toujours autre, qui nous fait autre à nous-même et fait surgir l'énigme.

Dans le journal du CNRS (4), des chercheurs (Primavera De Filippi, chercheuse au Cersa, Bruno Dondero, docteur en droit) restent « sceptiques quant à la capacité qu'auront ces programmes à interpréter l'ironie, une métaphore ou des allusions ». Bref une part de ce qui, dans la langue, fait énigme échappera toujours aux algorithmes. Et le journaliste d'ajouter : « il n'est pas garanti que cet obstacle lié à la langue soit franchi dans un futur proche » (5).



Cela n'a pas freiné une équipe de chercheurs américains (6) qui a comparé les décisions prises par des juges et celles réalisées par des algorithmes lorsqu'un tribunal est appelé à évaluer si un accusé doit être assigné à résidence ou placé en prison en attendant son procès. À première vue, le logiciel prédit mieux le comportement des accusés et pourrait ainsi permettre de prendre des décisions plus « objectives ». Plus généralement, l'idée que l'informatique pourrait être plus neutre qu'un homme est un argument en faveur de l'automatisation de la justice. Mais les choses ne sont pas aussi tranchées, comme l'explique Sihem Amer-Yahia, directrice de recherche au Laboratoire d'informatique de Grenoble : « Contrairement à une idée reçue, les algorithmes peuvent aussi reproduire et amplifier les biais de l'esprit humain, notamment parce qu'ils s'appuient sur des décisions subjectives et ne font pas de choix par eux-mêmes. » (7) Est-ce à dire que les algorithmes ont un inconscient ? Bien plutôt, à suivre l'article, les algorithmes ont l'inconscient de celui ou celle qui les programme. Par conséquent, réduire l'humain à un algorithme sans inconscient est et restera un rêve scientifique.

C'est un rêve au sens de Lacan : « Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Voilà ce dans quoi Freud a cheminé. Il a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » (8). Si nous suivons Lacan à la lettre, la logique syllogistique de Jean-Michel Blanquer, logique neuroscientiste, est un délire, un rêve de Blanquer pour faire avec le réel du non-rapport sexuel. Le problème est que ce rêve, il ne cherche pas à l'interpréter, il lui donne les accents de la certitude ; cela ne semble pas le diviser, ni diviser Dehaene ; il veut l'imposer à tous, imposer un rêve pour tous.



Ce rêve, comme il y en eut d'autres, n'a pour but que de nier ce qui de l'homme restera toujours énigme ou opacité : soit que c'est un corps vivant parlant et que, dans son cerveau, rien n'a été prévu pour rencontrer l'Autre, pour faire avec cet Autre. Nous pourrions même ajouter que, de ce fait, le surgissement de cet Autre comme tel pour le petit *bébé humain* – comme s'exprime Stanislas Dehaene – est pour le moins traumatique. On ne peut pas douter que cela laisse des traces, dans le corps et dans le cerveau peut-être aussi, pourquoi pas ?

L'inconscient noue ces trois données : un corps vivant parlant. L'inconscient n'a donc rien à voir avec ce qui ne serait pas conscient. L'inconscient est la condition même de l'être humain : une énigme. Sur cette énigme, on a bâti tout ce que l'être humain a bâti, l'art, la poésie, des guerres, des religions, des ponts et des murs, des codes, des architectures, des structures, la littérature, des sciences... des algorithmes aussi.

Rêver de supprimer l'énigme, pourquoi pas ? À chacun son délire. À ce rêve de supprimer Freud et Marx, il y aura bien sûr un réveil, le réel toujours fait retour. Rappelons qu'au moment où les antidépresseurs ont été lancés sur le marché, dans les années 1950, la dépression devait être éradiquée. Au moment de la découverte des neuroleptiques, dans les années 1950 également, la maladie mentale devait disparaître. On sait où nous en sommes aujourd'hui. La tentative, la tentation devrais-je dire, de réduire l'humain à un fonctionnement se heurte au réel ; l'être humain est plutôt un dysfonctionnement et comptons sur lui pour faire dysfonctionner le système.

Si le rêve de S. Dehaene et de J.-M. Blanquer, réduire l'humain à une somme d'algorithmes, a peu de chance de se réaliser un jour, la volonté manifeste de vouloir que tout le monde ait le même délire commence à se voir et le réveil risque d'être terrible.

Comme le rappelle Anaëlle Lebovits-Quenehen dans sa chronique parue dans *Lacan Quotidien* et dans *Libération* du 15 avril 2019 : « Emmanuel Macron se souviendra-t-il enfin qu'un très grand nombre de ses électeurs l'a porté au pouvoir pour que la haine promise par l'extrême droite ne nous gouverne pas ? Aidera-t-il Jean Michel Blanquer à retrouver ses esprits, afin qu'ils portent secours à son cerveau ? » Ne nous y trompons pas, ce nouveau discours du maître se veut un totalitarisme de l'humain, supprimer Freud des programmes et sortir l'inconscient des modules d'enseignement constituent la première pierre qui vise toujours davantage à la réduction de l'humain à l'algorithme, porte ouverte à toutes les dérives. Face à cela, comme toujours, la psychanalyse, plus vivante que jamais, fait sa place au ratage, au dysfonctionnement qui fait le plus singulier de chacun. Bref, elle pousse la dignité de l'énigme à l'incandescence.

1 : « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009). Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 21 janvier 2009. Une première version de ce texte établie par J. Peraldi et Y. Vanderveken est parue dans la *Cause freudienne*, Paris, Navarin, 2010, n°74, p. 115. Non relu par l'auteur.

2 : Ropert Pierre, *Cinq idées que défend Stanislas Dehaene, l'éminence grise de Jean-Michel Blanquer*, France culture, 12 janvier 2018, à retrouver [ici](#).

3 : Dehaene Stanislas, « Le bébé statisticien », Cours au collège de France, 2012-2013, disponible en ligne, [ici](#).

4 : Trécourt Fabien, « La justice à l'heure des algorithmes et du big data », [lejournal.cnrs.fr](#), 28.04.2017, à retrouver [ici](#).

5 : *Ibid.*

6 : Jon Kleinberg et al., « Human Decisions and Machine Predictions », *NBER Working Paper*, n° 23180, février 2017, à retrouver [ici](#).

7 : Trécourt Fabien, « La justice à l'heure des algorithmes et du big data », [lejournal.cnrs.fr](#), 28.04.2017.

8 : Lacan Jacques, *Journal d'Ornicar ?*, n°17-18, 1979, p. 278.



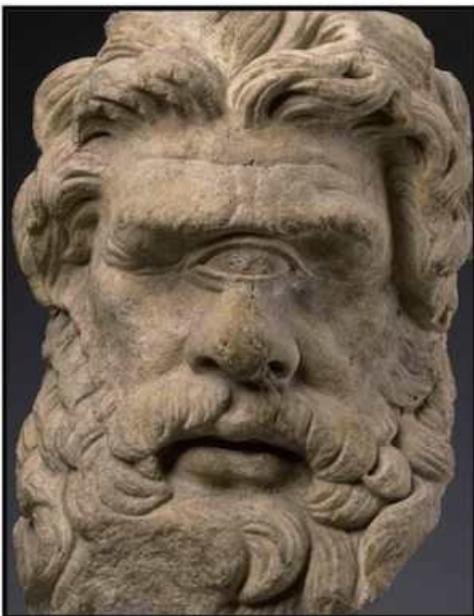


L'autre Odyssée

par Paz Corona

L'*Odyssée* encore. *Le Satiricon* est une énième version de l'*Odyssée* d'Homère où, les personnages de Pétrone revisitent les lieux de l'imaginaire gréco-romain, mais cette fois-ci en désordre. Le récit mêle l'épopée et les fables, la poésie et la prose, et plusieurs niveaux de langage en fonction de qui parle ; ici, c'est l'énonciation qui compte et non la rhétorique ou la métrique propre à une forme.

Certains disent que *Le Satiricon* est le premier roman. Mais satire veut dire originellement pot-pourri où tous les styles s'entremêlent. Et bien que l'on puisse suivre l'épopée comique (aberration stylistique selon la *Poétique* d'Aristote) de deux amis flanqués du petit frère esclave à tout faire qu'ils se disputent sans cesse, rien n'est dit explicitement du mobile de leur errance. Certains suggèrent qu'ils auraient pu profaner le temple de Priape, qui les poursuivrait sans relâche entre bouge pour étudiants et grands banquets, du bordel aux chambres des plus grandes dames, des bras de la grande Circé à ceux d'une magnifique servante, pour finir dans l'antre d'une sorcière qui, entre ses vieilles jambes, aurait la faculté de guérir l'un de nos deux compères d'une impuissance subite.



Les caractères, eux non plus, ne sont guère bien définis, encore une entorse à la belle forme de l'éloquence. Le héros viril sera confronté par Pétrone au réel de la défaillance de son corps comme à la jouissance jalouse, ce qui le féminise. Alors que l'autre plus vil, voleur d'un manteau, saura les sortir de la misère en échangeant son larcin avec une tunique cousue d'or. Et si par instant l'un d'entre eux, objet de la convoitise des deux autres telle une Pénélope de pacotille, est comparé à Ulysse, ce n'est ni pour sa bravoure ni pour sa ruse, comme on peut le deviner dans cette phase absurde : « À ce fracas, Eumolpe se retourna et salua Giton ; soulevant le matelas, il voit ce nouvel Ulysse qui aurait attendri même un cyclope à jeun. » (1) Traversant les villes et la campagne de la grande Grèce dans une ambiance

d'équipée sauvage entre larcins, fuite et baisés débridées, *Le Satiricon* ressemble plus à un *road movie* déjanté qu'à une œuvre classique. Ce en quoi le grand Fellini ne s'est pas trompé, accordant dans son film une large part au passage du banquet chez l'affranchi Trimalcion, qui est le clou du récit, bien qu'aucun épisode ne vaille l'un plus que l'autre puisque l'œuvre en fragments ne privilégie aucun dénouement.

Lacan, pour sa part, montrera en quoi les images du film masquaient le véritable focus de l'affaire : le riche n'est pas le maître et la passion pour la mort ne dit rien du réel de la vie. Cette descente aux enfers, signifiée par l'impossibilité de sortir de la répétition orgiaque, fige les caractères dans leur grotesque définition, sous le regard glaçant d'un chien en mosaïque qui se transforme en horrible cerbère.

Le texte de Pétrone, le roman (bien qu'il soit inexact de le nommer ainsi), nous est parvenu en fragments – comme beaucoup d'autres textes antiques. Il fut retrouvé en Croatie dans un monastère, au XVI^e siècle ; l'Église a su paradoxalement protéger certaines choses et non des moindres ! Cependant, les fragments ou les chapitres 111 à 113 étaient déjà connus sous le titre de la « Matrone d'Éphèse » depuis 1475, date à laquelle ils furent traduits en français. Le texte à trous que l'on connaît aujourd'hui sous le titre du *Satiricon* les réunit désormais pour former cette œuvre inclassable qui n'a ni début ni fin, et où l'essentiel n'est pas toujours raconté. Des bouts de réel (2), comme dans une analyse, disent par le biais de la fiction la vérité menteuse qui n'a que faire de l'ordre du sens commun.

Son auteur même n'est pas très bien identifié, bien que Tacite parle d'un certain Pétrone qui aurait payé de sa vie sa proximité trop grande avec le pouvoir de Néron. Quoi qu'il en soit la leçon reste valable : l'artiste, comme le psychanalyste, ne prospère pas très bien à l'ombre du discours du maître. Nous le savons grâce à Lacan et à Jacques-Alain Miller, son « traducteur » (3), celui qui a su nous rendre audible ce discours inouï. Encore une histoire de traduction. Roland Barthes disait en ouverture à son ouvrage *Fragments d'un discours amoureux* (4) qu'il ne fallait pas réduire l'amoureux à un simple sujet symptomal, mais plutôt faire entendre ce qu'il y a dans sa voix d'inactuel, c'est-à-dire d'intraitable. La psychanalyse nous l'enseigne tous les jours, que nous soyons analysant ou bien analysé, rien de tel que le transfert pour traverser les affres d'un *Dasein* à avaler jusqu'à la lie.

Il m'a plu d'imaginer que ce ne soit pas un hasard, mais un artefact de romancier, que cette œuvre inclassable nous parvienne en fragments ; nos invités de la rencontre savante et psychanalytique, « Lacan Satyricon » (5), pourront nous renseigner sur la possibilité de cette hypothèse un peu folle.

1 : Pétrone, *Le Satiricon*, Gallimard, coll. Folio classique, 1972, chapitre 98.

2 : Miller J.-A., « Un réel pour le XXI^e siècle », présentation du thème du IX^e congrès de l'AMP, in *Scilicet. Un réel pour le XXI^e siècle*, ECF, coll. Rue Huysmans, 2013.

3 : Miller J.-A., « Ma traduction de Lacan », *Quarto*, n°118, mars 2018.

4 : Barthes R., *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1977.

5 : « Lacan Satyricon. Rencontre savante et psychanalytique », autour du film *Satyricon* de Federico Fellini, organisée par L'Envers de Paris, 11 mai 2019 13h-18h au Cinéma L'Entrepôt (7, rue Francis de Pressensé, Paris 14^e) avec Éric Laurent, Bernard Sergent et Pascal Torres. Lire l'argument ici et réservation à adresser à lacansatyricon@gmail.com



Lacan Satyricon

« Tout le monde s’amuse et tout le monde erre
quand la libération des pulsions impose sa loi de fer. »

LACAN SATYRICON
RENCONTRE SAVANTE ET PSYCHANALYTIQUE
AUTOUR DU FILM *FELLINI SATYRICON*

Projection suivie d’une conversation
avec
Éric Laurent, psychanalyste, membre de l’ECF et de l’AMP
Bernard Sergent, historien, du CNRS
Pascal Torres, écrivain et conservateur en chef au Musée du Louvre

CINEMA L'ENTREPÔT
7, rue Francis de Pressensé, Paris 14^e
SAMEDI 11 MAI 2019
13H - 18H

RÉSERVATION lacansatyricon@gmail.com
ENTRÉE 15 EUROS - ÉTUDIANTS 10 EUROS

Suite à la plénière des 48^{es} Journées de l’ECF,
la conversation se poursuit avec
Éric Laurent, Bernard Sergent et Pascal Torres
le samedi 11 mai 2019 13h-18h au Cinéma L’Entrepôt
7, rue Francis de Pressensé, Paris 14^e
autour du film *Fellini Satyricon*

Lire l’argument de cette « rencontre savante et psychanalytique » [ici](#)
Réservation à adresser à lacansatyricon@gmail.com

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI